

## Trésor littéraire cistercien

*BERNARD DE CLAIRVAUX, L'HOMME, UN MENDIANT DE MOTS*<sup>1</sup>

Voici, de Bernard de Clairvaux, un tout petit sermon, mais précieux : il nous livre une clef de l'anthropologie bernardine. Comme dans la parabole évangélique où la plus petite des graines se met à grandir jusqu'à devenir un arbre, ainsi ce texte, tout bref soit-il, pourra germer en nous et s'y déployer jusqu'à offrir un large espace où toute notre vie viendra se blottir. Bernard, moine du 12<sup>e</sup> siècle, pleinement fidèle à la tradition monastique où la parole occupe une place de premier plan, se trouve de plain-pied avec les penseurs d'aujourd'hui pour souligner le rôle des mots dans la construction de notre identité personnelle et communautaire.

\*

\* \*

### *Mendiant de mots*

1. Qu'elle est grande notre précarité<sup>2</sup> ! Et notre indigence, que de formes elle prend ! C'est même de mots que nous avons besoin ! Et cette précarité se révèle double : s'il n'est pas étonnant d'avoir besoin des mots pour communiquer entre nous, plus étonnant en revanche est le fait d'en avoir besoin aussi pour communiquer avec nous-mêmes.

---

<sup>1</sup> Ce sermon porte dans certains manuscrits (et dans l'édition de Jean Leclercq) le titre : *De miseria hominis* (*De la misère de l'homme*). Le titre, les sous-titres et numéros que j'ai moi-même proposés se veulent au service de l'intelligence du texte. Ma traduction prend appui sur celle qu'a publiée autrefois le frère Pierre-Yves Emery (Saint Bernard, *Sermons divers*, DDB, 1982).

<sup>2</sup> J'ai choisi de traduire *miseria* par « précarité ». En français « misère » fait par trop misérabiliste.

*Des mots pour communiquer entre nous*

2. Nul ne sait ce qu'il y a *au-dedans de l'homme* sinon *l'esprit de l'homme qui est en lui* (1 Co 2, 11). *Un grand abîme est creusé entre nous*<sup>3</sup> (Lc 16, 26), à moins que n'intervienne cette sorte d'instrument que sont les mots, afin de permettre un certain passage des cœurs les uns vers les autres, par la communication de nos pensées. Que les mots aient été inventés de par cette nécessité, qui pourrait l'ignorer ?

*Des mots pour communiquer avec nous-mêmes*

3. Cependant, c'est déjà pour nous parler à nous-mêmes que les mots sont également nécessaires. Le Prophète s'exprime ainsi : *Ne seras-tu pas soumise à Dieu, ô mon âme*<sup>4</sup> ? *C'est de lui en effet que vient mon salut* (Ps 61, 2). Et qui n'est pas fréquemment dans la nécessité d'interpeller son âme, de s'adresser à sa raison, de faire appel à ses sentiments ? Qui n'éprouve souvent le besoin de s'accorder avec soi-même par des paroles, de s'apostropher par des menaces, de se reprendre par des reproches, de se remettre en cause par des questions ?

4. Plus encore, il peut être bon de se persuader soi-même par des raisonnements, tel par exemple celui-ci : *C'est de lui en effet que vient mon salut* (Ps 61, 2). Et quelquefois de s'encourager par des paroles de ce genre : *Pourquoi es-tu triste, ô mon âme, et pourquoi es-tu troublée au-dedans de moi* (Ps 41, 6) ? Parfois, il peut être bon aussi de se stimuler soi-même par ces mots : *Loue, ô mon âme, le Seigneur* (Ps 145, 1). Et, à l'occasion, de s'exhorter avec plus d'attention à propos de ce qu'il convient de faire, comme c'est le cas dans cette parole : *Bénis le Seigneur, ô mon âme, et n'oublie aucun de ses bienfaits* (Ps 102, 2).

5. Tout cela provient du fait que *mon cœur m'a déserté* (Ps 39, 13). Aussi suis-je dans la nécessité de me parler à moi-même, ou

<sup>3</sup> Ces deux citations bibliques soulignent l'incommunicabilité fondamentale entre nous. Comme entre le riche et le pauvre Lazare (Lc 16), il y a une cassure, un abîme infranchissable entre les humains, qui ne peut être franchi, dans une certaine mesure, que par la médiation du langage.

<sup>4</sup> Bernard cite une série de versets psalmiques où l'orant s'interpelle soi-même, il se dédouble en quelque sorte et s'adresse à son âme comme à quelqu'un d'autre (quatre fois en ces paragraphes 3 et 4 nous rencontrons le vocatif *anima mea*, traduit par « ô mon âme » ; des traductions plus récentes disent : « mon être », évitant ainsi le langage dualiste âme-corps). L'abbé de Clairvaux observe avec finesse cette expérience que nous pouvons tous faire dans la vie courante, lorsque nous nous surprenons à nous parler à nous-mêmes : « Allons, Bernard, ne t'énerve pas », « Allez, mon vieux, il est temps, lève-toi ! »

plutôt de me parler comme à un autre<sup>5</sup>. Et ceci d'autant plus que, dans l'entre-temps de cette vie<sup>6</sup>, je suis loin encore d'être revenu à mon cœur (cf. Ps 84, 9), d'être rentré en moi-même (cf. Lc 15, 17), bref d'être unifié avec moi-même.

*Vers une communion accomplie*

6. Mais même entre nous l'usage des mots ne nous sera plus nécessaire, lorsque nous nous retrouverons tous pour ne former plus qu'un seul *homme parfait* (Ep 4, 13). Et donc de manière opportune *les langues alors cesseront* (1 Co 13, 8), et l'on n'aura plus recours au truchement d'un intermédiaire, une fois que cet unique Médiateur aura tellement comblé par l'amour toute distance (cf. Ct 3, 10) que nous aussi nous ne ferons plus qu'un en ceux-là qui, en vérité et pour l'éternité, ne font qu'un, à savoir Dieu le Père et le Seigneur lui-même, Jésus-Christ (cf. Jn 17, 22).

\*

\* \*

Pour Bernard, les mots sont des instruments précieux, nécessaires pour construire l'unité entre nous, certes, mais nécessaires aussi pour refaire notre unité intérieure. En ce sens, il est moderne et rejoint les intuitions les plus profondes de la conception de l'homme comme être de langage. Il comprend le langage comme élément médiateur au moyen duquel nous tentons de refaire notre unité intérieure. Des mots pour nous recentrer, nous unifier. Des mots pour devenir *monos*, moine ! Moine désigne une personne à la fois une et unie, à la fois unifiée en elle-même et en communion avec les autres<sup>7</sup>.

Pour mieux nous rendre compte de la force du texte bernardin, lisons en contrepoint un poème contemporain. L'écrivain Charles Juliet y chante la force et le pouvoir de ces mots dont nous avons un impérieux et vital besoin. Trouver les mots nous est absolument nécessaire pour sortir de notre enfermement en nous-même et pour clarifier et apaiser notre magma intérieur.

<sup>5</sup> Ces mots sont en étrange consonance avec le titre d'un livre de Paul Ricœur : *Soi-même comme un autre* (1990) !

<sup>6</sup> Le latin *interim* souligne le caractère temporaire, « intérimaire », de cette vie sur terre. Temps de notre pèlerinage, de notre condition itinérante : nous cheminons vers un temps définitif où nous serons pleinement unifiés en nous et entre nous.

<sup>7</sup> Dans la version d'Aquila du psaume 85, 11, nous trouvons *Monachôson tèn kardian mou*, que l'on peut traduire par : « Fais-moi un cœur de moine ! » Dans notre traduction liturgique, nous avons : « Unifie mon cœur ».

Quels mots trouver  
 qui dénoueraient tes tensions  
 te videraient de ton angoisse  
 apaiseraient ce qui te ronge  
  
 quels mots trouver  
 qui te clarifieraient  
 te révéleraient à toi-même  
 transformeraient ton regard  
  
 des mots  
 qui activeraient ton sang  
 germeraient dans ton corps  
 renforceraient tes racines  
  
 des mots  
 qui t'éveilleraient  
 à la plus haute exigence  
  
 te donneraient  
 le pouvoir de t'aimer  
  
 te pousseraient  
 au-devant de la vie<sup>8</sup>

Douze verbes rythment le poème, qui tous se terminent par la même assonance 'eraient' du mode conditionnel. Quatre triades de verbes se succèdent (avec saint Bernard, nous sommes familiers de cette forme ternaire) et marquent une progression : la première strophe énumère le temps premier de l'évacuation du « noir » (tensions, angoisses), puis advient le moment de la mise en ordre ou mise en lumière (clarification, transformation) ; ensuite le travail des mots en nos profondeurs (ils deviennent en nous chair et sang, se mêlent à nos racines) ; enfin l'ouverture à la pleine vie, qui est de l'ordre d'un éveil, d'une adhésion aimante à soi-même et au mouvement de la vie. Ce quatrième temps prend à raison plus d'ampleur (dans le poème comme dans la vie), les trois verbes se déployant en trois strophes<sup>9</sup>.

En notre sermon 110 (§ 3 et 4), de nombreux verbes détaillent diverses actions que les mots des psaumes exercent en l'homme : s'interpeller, s'accorder avec soi, s'apostropher, se reprendre, se remettre en cause, se persuader, s'encourager, se stimuler, s'exhorter.

<sup>8</sup> Charles JULIET, *L'Opulence de la nuit*, P.O.L., 2006, p. 141.

<sup>9</sup> Je suggérerais ici de relire le *Sermon divers* 24 – Je l'ai présenté dans *Collectanea Cisterciensia* 65 (2003), p. 68-73. Nous y découvrons une même dynamique de la parole qui accompagne l'homme tout au long de son chemin : elle commence par faire le vide, elle apporte lumière, nourriture, guérison, elle conduit enfin jusqu'à l'éveil à une vie ressuscitée.

Dans notre état de mendicité par rapport aux mots, quelle grâce que les psaumes : jour après jour, ils nous donnent les mots nécessaires, qui peu à peu nous feront avancer sur les chemins de l'unification intérieure. Pour l'homme précaire, quelle joie que de rencontrer des versets de psaume, qui lui donnent les mots pour se dire. L'homme fragile et démuné de mots se trouve bien malheureux (*miser*) : il se met à mendier des mots ! Chacun peut alors faire cette expérience humaine fondamentale : le langage possède un dynamisme, les mots nous redressent, nous suscitent, ils sont instruments de résurrection.

Des mots mendient  
 Une aide,  
 La résurrection<sup>10</sup>.

Un récit du même Charles Juliet exprime de manière explicite le lien entre la lecture de la Bible et le travail intérieur des mots au-dedans de nous. En cette page, l'écrivain évoque le personnage de sa mère au temps de sa jeunesse ; il décrit sa recherche avide des mots, dont elle a perçu le pouvoir de clarification et de révélation :

Dès que tu peux t'esquiver un instant, tu grimpes en toute hâte dans ta chambre, ouvres cette Bible et en parcoures avidement quelques lignes. Tu ignores d'où viennent ces textes, à quelle époque lointaine ils furent écrits, qui étaient ces hommes qui ont su tirer d'eux-mêmes des paroles aussi justes et aussi vraies, mais cela ne te préoccupe guère. Leurs mots bruissent longuement dans ta tête, ils te délivrent de ce qui t'opprime, expriment ce que tu ressens, te donnent de la vie. Et à force de lire et relire certaines pages, elles se gravent en ta mémoire, si bien que lorsque tu ne les as pas sous les yeux, tu peux te les réciter et continuer de t'en nourrir. [...] Tu recopies des proverbes, des sentences, ces paroles des prophètes qui t'ont touchée au vif et t'aident à entrer en un contact plus intime avec toi-même. Parfois, le crayon à la main, tu les interrogues, les commentes, les relies à ton expérience, tes doutes, tes angoisses, et progressivement, tu en viens à parler de toi, consigner ce qui t'occupe, te dire à toi-même ce que tu ne peux confier à personne<sup>11</sup>.

Tu sais maintenant par cœur des pages entières de l'Ecclésiaste et du Livre de Job, et lorsque tu es seule à garder les vaches ou à râteler un pré, tu te plais à te les réciter. Tu trouves dans ces textes un peu de ta souffrance, de tes doutes, de tes brèves révoltes, de tes espoirs, et quand tu les relis, les médites, tu as l'impression qu'ils te révèlent à toi-même<sup>12</sup>.

<sup>10</sup> GUILLEVIC, *Lexiquer*.

<sup>11</sup> Charles JULIET, *Lambeaux*, (Folioplus classiques 48) p. 25.

<sup>12</sup> *Idem*, p. 33.

« Je ne suis pas seul. Il y a les mots », écrivait Jorge Guillén. De fait, je ne suis pas seul, réduit à ma solitude, mais il y a les mots des poètes, les mots des psaumes, il y a les mots reçus des ancêtres, il y a tous les mots que nous pouvons trouver ici ou là, ces mots précieux, ces mots que nous nous transmettons de génération en génération, ces mots que sans cesse nous mendions, car nous en avons un tel besoin pour vivre, pour survivre.

Je ne suis pas seul, mais *il y a les mots*, que je répète et savoure, que je rumine, mâche et mâchonne, tourne et retourne et triture pour en extraire le suc nourricier. Je les mémorise et murmure en mon cœur, ils m'accompagnent tout au long du jour, que je sois debout ou couché, assis ou en marche.

Grande est mon indigence, oui, mais plus grande est cette merveille : *il y a les mots* ! Désormais je vivrai parmi leur richesse, ma vie se ressourcera dans ce bain de paroles qui sans cesse m'entourent, reçues des hommes, reçues de Dieu.

*Abbaye N.D. d'Orval*

Bernard-Joseph SAMAIN, ocsob

*B – 6823 VILLERS-DEVANT-ORVAL*